

Le judéo-espagnol, djudyó, djidyó, ladino...

Le nom de la langue pose un problème : l'appellation « judéo-espagnol » est une dénomination externe, ses locuteurs l'appelant couramment *djudyó* ou *djidyó*, c'est à dire 'juif' (comme le yiddish) ou encore *djudezmo*. A la fin du XIX^e siècle avec la mise en avant du lien à l'Espagne on voit apparaître le terme *espanyol* ou *espanyol nuestro* 'notre espagnol'. Les Ottomans l'appellent *musevice* ou *yahudice* 'langue des Juifs'. A l'heure actuelle le terme *ladino*, autre dénomination externe, semble s'imposer (notamment dans le domaine anglo-saxon), alors que ce terme désigne le calque des textes bibliques, ce qui entraîne une certaine confusion terminologique. Nous garderons ici *djudyó*.

Le *djudyó* est la langue que les Juifs expulsés d'Espagne en 1492 et réfugiés dans l'Empire ottoman ont continué de parler jusqu'à nos jours. Dans les grandes lignes, sa base est le système linguistique de l'espagnol médiéval avec des particularités phonologiques, lexicales et sémantiques propres aux Juifs et des tournures syntaxiques hébraïques provenant des traductions-calques de la Bible, rédigées dans une langue artificielle à fonction pédagogique puis liturgique, dénommée *ladino*. On considère que le judéo-espagnol se distingue véritablement de son modèle espagnol à partir de 1620. Il intègre des lusismes à la faveur des contacts incessants avec les *conversos* émigrés de la Péninsule qui affluent jusqu'à la fin du XVII^e siècle dans les villes d'Europe du nord et de l'Empire ottoman, dont la Palestine fait partie. Les grandes villes de l'Empire sont fortement plurilingues. A Constantinople et Smyrne le grec, langue véhiculaire et langue des communautés juives romaniotes, fait partie des compétences linguistiques des locuteurs de judéo-espagnol jusqu'au début du XX^e siècle. Le turc, langue véhiculaire et langue de l'Empire prête du lexique, quelques formants et, à partir de la systématisation de son enseignement (après 1923), son influence syntaxique ira grandissant. L'enseignement massif du français après 1864 contribue à la gallicisation du judéo-espagnol. Le français intègre alors le code multilingue des Juifs l'Empire ottoman. On note à Salonique l'influence lexicale de l'italien. On enregistre à l'écrit (notamment dans la presse) une influence de l'espagnol à la fin du XIX^e siècle et une tentative coordonnée pour réhispaniser le judéo-espagnol considéré, à l'aune du français, comme une langue « mélangée », « impure », un « jargon » dégénéré. Ceci aura peu d'influence sur le *djudyó* à l'oral.

Le judéo-espagnol est pour les Juifs, par rapport à l'hébreu, langue sacrée, une langue profane, un *lo'ez*. Les livres imprimés dans l'Empire dès le lendemain de l'Expulsion sont surtout en hébreu même si l'on en compte quelques-uns en judéo-espagnol, et ils utilisent les caractères carrés. Au XVIII^e s. les importants ouvrages imprimés en *djudyó* recourent aux caractères dits « rachi » réservant les caractères carrés aux titres et aux textes hébreux. L'apprentissage de la lecture et de l'écriture par les garçons étant une obligation religieuse, il n'est pas surprenant que l'écrit (sous toutes ses formes) ait une grande influence sur la langue. La cursive orientale ou *solitreo* est enseignée dans les écoles. Lors de la création d'écoles modernes dès le milieu du XIX^e siècle, on enseigne également le turc, langue de l'Empire, et le français, langue de prestige. L'Alliance israélite universelle (AIU), secondant les efforts des communautés et à leur demande, fondera à partir de 1864 une grande quantité d'écoles où l'enseignement se fait majoritairement en français et qui scolarisent massivement les filles, qui n'étaient pas systématiquement instruites jusque-là. A partir de la fin du XIX^e siècle les caractères latins rivalisent avec les caractères hébreux pour la notation du judéo-espagnol. On voit émerger dans la deuxième moitié du XIX^e siècle une presse abondante en *djudyó* (en caractères « rachi ») qui compte aussi quelques titres en français, en hébreu, en turc et en espagnol, à destination des Juifs ottomans. La presse jouera un grand rôle de communication entre les communautés judéo-espagnoles de la diaspora jusqu'à la destruction des communautés d'Europe et des Balkans.

L'AIU ne fait pas que diffuser le français. Elle donne aussi pour modèle l'émancipation des Juifs et elle véhicule une vision des Juifs Ottomans très réductrice. Celle-ci est directement issue de l'apparat idéologique qui associe « l'Orient » au marasme culturel, sociétal, économique et intellectuel. Le français est présenté comme la langue du progrès, alors qu'en même temps se développe auprès des élèves une propagande qui consiste à propager au sein des sociétés juives ottomanes l'idéologie orientaliste et à dénigrer systématiquement le *djudyó*, décrit comme une langue inutile, incompatible avec le progrès, dégénérée (par rapport à l'espagnol d'Espagne qui serait, lui, « pur ») et qui est qualifié sans ambages de *jargon*. Cette vision du *djudyó* est exactement celle portée par le pouvoir central français du 19^{ème} siècle sur les langues dites régionales, considérées comme grossières.

Les Judéo-Espagnols adoptent le français comme langue de prestige. Le français intègre le multilinguisme communautaire mais il marginalise le *djudyó* et le cantonne aux usages familiaux, ce qui réduit progressivement son rôle communicationnel. Paradoxalement la presse, censée véhiculer le progrès et les valeurs de la modernité qui multiplie ses titres lors de la révolution Jeune Turc de 1908, reste massivement écrite en *djudyó*. Au fur et à mesure

que se créent les Etats Nations lors du démembrement complet de l'Empire, les Juifs doivent faire face à des politiques linguistiques coercitives visant non seulement à promouvoir l'emploi des langues nationales mais aussi, à l'image du modèle français, un monolinguisme jaloux. Ceci, plus encore que l'imposition de l'usage de la langue nationale va à l'encontre de la culture juive ottomane. En effet si la pratique du *djudyó* est suffisante mais non absolument nécessaire à l'identité judéo-espagnole, le maniement simultané de plusieurs codes linguistiques et culturels est une constante pour les Juifs demeurés dans les pays de l'ex-Empire.

Premières implantations en France

Si dès 1864 on a des traces de la présence des Judéo-Espagnols en France et des contacts qu'ils y prennent avec notamment les élites communautaires et l'Alliance israélite universelle ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle que l'on enregistre les premières migrations de Juifs Ottomans en France.

Le démembrement de l'Empire ottoman suscitera le premier mouvement migratoire important. Plusieurs familles juives de Salonique, d'Istanbul, de Plovdiv, d'Izmir, et d'autres villes de l'ancien Empire Ottoman choisissent de quitter les nouveaux Etats Nations et d'atteindre la France, les Etats-Unis, le Mexique, l'Argentine, l'Italie.

La France constitue une des destinations principales pour ces familles, dont nombre avaient reçu une éducation francophone. Il ne s'agit parfois que d'une étape vers le « Nouveau Monde », cependant beaucoup choisissent de s'y établir.

Plusieurs familles s'établissent à Marseille, grande métropole et port d'arrivée des bateaux partis des ports de Salonique, d'Istanbul, d'Izmir. D'autres remontent jusqu'à Paris et s'y établissent, certains s'arrêtent à Lyon. Quelques-uns iront au Havre, à Bordeaux, Lille, ainsi que dans l'arrière-pays des implantations principales : dans des petites villes de la Provence, dans la banlieue parisienne, ou à Villeurbanne.

Les nouveaux migrants qui continuent d'arriver depuis les Balkans s'établissent auprès de leurs proches, principalement dans les quartiers de la Guillotière et de la Croix-Rousse à Lyon, dans les 9^{ème} et 11^{ème} arrondissements à Paris, dans le quartier de l'Opéra à Marseille.

La pratique de la langue

L'emploi du *djudyó* en France recoupe nécessairement les bassins d'implantation des Juifs originaires de l'ancien Empire Ottoman et des pays créés au cours de son

démembrement. Les Judéo-Espagnols se regroupent en fonction de leur ville d'origine avec laquelle ils entretiennent des liens selon un fonctionnement diasporique éprouvé.

Le *djudyó* est alors employé tant en milieu familial que dans l'espace public, dans les cafés, les boutiques et la rue.

Dans les synagogues, l'office se tient selon le rite Juif ottoman et c'est en *djudyó* que l'on célèbre les fêtes, que l'on chante ses *kantigas*, que l'on raconte les *konsejas*. C'est en *ladino* qu'on lit la haggadah le soir de la Pâque et en *djudyó* que l'on chante à la fin du *seder*.

Langue nationale et déclin

Dans un Etat national centralisé, dont la cohésion repose sur la langue nationale, on prend soin de s'afficher essentiellement francophone, et surtout de s'assurer que ses enfants aient un français « irréprochable ». Entendons-nous : « sans accent ».

Alors que les parents échangent entre eux et dans la rue en *djudyó*, ils prennent soin de s'adresser à leurs enfants en français. Ils ne leur transmettront pas la langue, en règle générale.

L'école de la 3^{ème} République est hostile à l'usage d'autres langues que le Français, proscrit, dénigre et punit leur usage, à commencer par les langues régionales. Les Juifs Ottomans de France sont scolarisés à cette même école avec les mêmes restrictions. Le *djudyó*, langue naturellement employée par les Juifs Sépharades dans l'Empire ottoman, dont la structure politique et sociétale n'imposait aucun dictat linguistique, n'aura plus droit de cité en France. Alors que l'usage de la langue recule se développe le « séphardisme » comme une identité sans langue autour de la revue *Le judaïsme Sepharadi* (1932).

Ecarté de la famille, il cesse d'être la langue des Juifs ottomans, dès la deuxième génération d'immigration, à laquelle la langue n'a pas été transmise. Les Judéo-Espagnols adoptent la langue nationale et le monolinguisme comme le feront, pour les mêmes raisons, leurs coreligionnaires dans les nouveaux Etats balkaniques et, après la République, en Turquie. Pourtant, le *djudyó* reste employé en France par la première génération d'immigration. A ses côtés, la deuxième génération entend cette langue, qu'elle apprendra par bribes, partiellement. La présence des grands-parents dans le foyer familial en retarde l'érosion.

Désespoir et chute

A la veille de la deuxième guerre mondiale on chiffre à environ 60 000 personnes le nombre des Judéo-Espagnols en France. Lors de la deuxième guerre mondiale, les Juifs

ottomans de France seront déportés massivement dans les camps de concentration et d'extermination nazis, où des milliers d'entre eux seront assassinés. L'association *Muestros Desaparecidos* est en train d'effectuer le décompte des victimes, avec l'aide des historiens.

En 1950 le nombre de judéo-Espagnols en France n'est plus que de 20 000. Après la guerre, les communautés juives ottomanes sont très affaiblies, voire totalement déstructurées. La déportation et l'assassinat de la quasi-totalité de la communauté juive de Salonique, estimée à plus de 50.000 personnes avant la guerre et à environ 2.000 à la fin de celle-ci, a atteint le dynamisme des communautés sépharades établies en France, du fait de l'importance symbolique que revêtait Salonique, métropole juive surnommée « Jérusalem des Balkans », mais surtout du fait que plusieurs familles établies en France ont perdu tous leurs proches restés à Salonique. Cela est aussi vrai pour les familles originaires d'autres villes de Grèce et de la Yougoslavie.

Après guerre, de fait, les titres de la presse judéo-espagnole qui se comptaient en centaines au début du siècle se comptent désormais sur les doigts d'une main. En France quelques intellectuels dont le célèbre journaliste et homme politique salonicien Sam Levy essaye de sauver ce qui peut l'être de l'héritage culturel *sepharadi* (à défaut de l'héritage linguistique) autour des *Cahiers Sefardis* (1947 – 1949).

Il semblerait néanmoins, d'après l'enquête de terrain en cours, que le déclin de l'usage du *djudyó* en France ait commencé avant la shoah par la non-transmission de la langue aux enfants et son abandon au profit du français dès les années 1920 mais surtout après 1930. La génération née dans les années 1930 n'a pas appris le *djudyó*. L'antijudaïsme virulent des années 1930 n'incitait nullement les Juifs à afficher des « particularités » linguistiques. Les locuteurs interviewés ont souvent insisté sur le désir exprimé par leurs parents de *ne pas se faire remarquer* ; et qu'un bon moyen pour cela était de *bien parler le français*.

Après la guerre, les familles sont déstructurées, beaucoup d'enfants sont orphelins. Les survivants parleront parfois le *djudyó* entre époux, ainsi qu'avec la famille restée en Turquie, ou émigrée en Israël. En effet, le *djudyó*, même hésitant, est dans ce cas la seule langue de communication possible pour des locuteurs parlant des langues différentes.

Renaissance ou nostalgie

Un mouvement de renaissance surgit dans les années 1970, initié et animé par le Professeur Haïm Vidal Séphiha et l'association *Vidas Largas* qu'il a créée à Paris. Suscitant

un véritable enthousiasme, *Vidas Largas Marseille* et *Vidas Largas Lyon* sont créées dans la foulée. Le but de ces associations est de promouvoir la langue et la culture judéo-espagnoles.

Des réunions régulières ont lieu dans ces trois villes, pendant lesquelles les locuteurs emploient à nouveau le *djudyó*, s'échangent des proverbes, des expressions, des contes, des souvenirs ; des ateliers linguistiques sont organisés, où des locuteurs réapprennent une langue qu'ils n'avaient pas bien acquise. Ceci revêt pour eux une grande importance symbolique, puisqu'ils récupèrent, grâce à ce contact renouvelé avec leur langue, une partie de leur univers culturel oublié.

Le *djudyó* est alors à nouveau employé dans l'espace public de manière occasionnelle, lors des séances de *Vidas Largas* à Paris, à Marseille et à Lyon et des très nombreuses émissions radiophoniques dans cette langue, tant à Paris qu'à Lyon.

Ce volontarisme aura permis une certaine réappropriation de la langue par des locuteurs qui n'en avaient qu'une connaissance passive. La mutualisation des stocks lexicaux et de locutions figées ou proverbiales entre locuteurs, ainsi que l'emploi occasionnel du *djudyó*, bien que cela ait lieu dans un contexte encadré, ont redonné à cette langue enfouie et oubliée les lettres de noblesse que l'Alliance Israélite Universelle lui avait refusées.

Ceci se manifeste de manière tangible, dans les écrits pluriels en *djudyó* produits du fait de ce mouvement comme ceux des écrivains Clarisse Nicoïdski et Marcel Cohen, et dans les ouvrages de vulgarisation sur le *djudyó* de Haïm Vidal Séphiha, les recueils de proverbes, de contes, les lexiques.

Le djudyó en France aujourd'hui

L'enseignement du judéo-espagnol (ou *djudyó*) qui a commencé dans les années 70 est institutionnalisé à l'INALCO (langues O') où H. V. Sephiha obtient en 1984 la création d'une chaire sur trois niveaux, unique en Europe. S'il ne peut avoir d'efficacité dans le renouveau de la langue, cet enseignement permet aux Judéo-Espagnols de 3^{ième} ou 4^{ième} génération de renouer les liens avec leur langue et leur culture, et il a une portée symbolique très forte, notamment parcequ'il va à l'encontre de la tendance à la folklorisation du *djudyó* (considéré, de façon erronée, comme langue exclusivement « orale », populaire, sans écrit et sans littérature). Le centre *Alberto Benveniste* de l'EPHE promeut les initiatives culturelles et les recherches sur ce judaïsme si riche et si peu connu mais ses travaux ne concernent la langue qu'à la marge. Les associations (*Vidas Largas*, *Aki estamos*) insistent sur la langue comme moyen d'accès à la culture et proposent des cours dans le cadre communautaire. L'arrivée

d'Internet a offert à la diaspora judéo-espagnole un espace nouveau et naturel de communication en *djudyó*. Le site *ladinokomunita* est très fréquenté, les associations ouvrent des sites, les revues judéo-espagnoles survivantes s'échangent et se mettent en ligne (*La Lettre Sépharade* de Jean Carasso, le bulletin de l'association *Aki Estamos, Aki Yerushalayim* de Jérusalem, *El Amaneser* d'Istanbul...). Ce qu'il reste de la communauté judéo-espagnole s'appuie sur la présence de communautés parlant encore le *djudyó*, en Turquie d'où procède depuis les années 60 une émigration limitée qui amène de bons locuteurs et en Israël (principalement). Elle s'appuie également sur un réseau mondial d'associations défendant la culture judéo-espagnole plus que la langue. A Paris, l'association *Al Syete*, lutte pour la transformation de l'ancienne synagogue judéo-espagnole de la rue Popincourt en centre culturel réunissant les associations qui ont bien du mal à se maintenir, principalement en raison du très petit nombre des Judéo-Espagnols.

Il faut ici pointer un phénomène qui joue un rôle certain dans le maintien de l'accès à la langue, c'est le rôle particulier qu'occupe dans la culture judéo-espagnole le répertoire chanté. Toutes les associations et institutions organisent des concerts, invitent des chanteuses, professionnelles ou non, dont le nombre croît à l'inverse de la pratique de la langue. Le répertoire chanté offre à cette communauté une vitrine sociale qui l'empêche de disparaître aux yeux des autres.

Le mouvement associatif aura aussi permis le recueil, depuis 2005, des récits de vie de locuteurs de *djudyó* en France. L'existence de ce réseau a facilité la réalisation d'un relevé linguistique dans le cadre d'une recherche du CNRS soutenue par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (Ministère de la Culture) et dirigée par M. C. Varol. Une soixantaine d'entretiens ont déjà été mis en ligne par P. Mavrogiannis sur les sites du CNRS et de la DGLFLF (*cf. infra* sites). Le présent état des lieux s'appuie sur cette recherche.

Mais ces initiatives ne pourront pas réactiver une pratique linguistique spontanée. Cela reste des locuteurs qui ont pour la plupart une connaissance passive du *djudyó*. Les locuteurs sont peu nombreux, trop dispersés à travers le tissu urbain. Les liens recréés ne sont pas de la même nature que les liens spontanés : rien de cela ne favorise l'emploi spontané de la langue au sein d'une communauté significative. Il n'y aura pas de renaissance linguistique. La disparition du *djudyó* en France est irréversible. Il reste actuellement très peu de véritables locuteurs en France, quelques centaines tout au plus, tous âgés, et leur nombre décroît rapidement.

Marie-Christine Bornes Varol

Dépt. Etudes Hébraïques & Juives INALCO (Paris) & CERMOM

&

Pandelis Mavrogiannis

Université Paris 8, UMR 7023 « Structures Formelles du Langage »

Bibliographie

ABRAVANEL, Nicole, « Paris et le séphardisme ou l'affirmation sépharadiste à Paris dans les années trente » in *Hommage à Haïm Vidal Sephiha*, W. Busse & M.-C. Varol-Bornes éd., Berne, Peter lang, 1996, pp. 497 - 524.

BENBASSA Esther & RODRIGUE Aron, *Histoire des Juifs sépharades*, Paris, Seuil 2002.

BENVENISTE, Annie, *Le Bosphore à la Roquette - la communauté judéo-espagnole à Paris (1914-1940)*, Paris, L'Harmattan, 1989.

BUNIS, David M., *Languages and Literatures of Sephardic and Oriental Jews*, Jérusalem, Misgav yerushalayim & The Bialik Institute, 2009.

BUNIS, David M., *Voices from Jewish Salonika*, Jérusalem, Misgav Yerushalayim, 1999.

COHEN, Marcel, *Lettre à Antonio Saura*, Paris, L'Echoppe, 1997 (bilingue. 1^{ère} éd. *Letras a un pintor*, Madrid, Almarabu, 1985).

GUIGUI GRABLI, Colette, « Séfardisme : la transmission est-elle encore possible ? » in *Hommage à Haïm Vidal Sephiha*, W. Busse & M.-C. Varol-Bornes éd., Berne, Peter lang, 1996, pp. 373 – 383.

MOLHO, Michael, éd. *In Memoriam – Hommage aux victimes juives des nazis en Grèce*, Communauté Israélite de Thessalonique, 1988.

NEHAMA, Joseph, *Dictionnaire du judéo-espagnol*, Madrid, CSIC, 1977.

NICOÏDSKI, Clarisse, *Lus ojus las manas la boca, Eyes Hands Mouth, Sephardic poems*, s.l., Braad, 1978.

PERAHYA Klara & Elie, *Dictionnaire français judéo-espagnol*, Paris, L'asiathèque – Langues du Monde, 1998.

QUINTANA RODRIGUEZ, Aldina, *Geografía Lingüística del Judeoespañol*, Berne, Peter Lang, 2006.

RODRIGUE, Aron, *De l'instruction à l'émancipation – les enseignants de L'Alliance israélite universelle et les Juifs d'Orient 1860 – 1939*, Paris, Calmann-Lévy, 1989.

SEPHIHA, Haïm Vidal, *Le judéo-espagnol*, Paris, Entente, 1986.

SEPHIHA, Haïm Vidal, *L'Agonie des Judéo-Espagnols*, Paris, Entente, 1977.

SEPHIHA, Haïm Vidal, *Le ladino (judéo-espagnol calque) – Deutéronome, Constantinople (1547) Ferrare (1553)*, Paris, Editions Hispaniques, 1973.

VAROL, Marie-Christine, *Manuel de Judéo-Espagnol – Langue & Culture*, Paris, L’Asiathèque – Langues du Monde, (1^{ère} éd. 1998).

VAROL – BORNES, Marie-Christine, *Le judéo-espagnol vernaculaire d’Istanbul – Etude linguistique*, Berne, Peter Lang, 2008.

Site de l’Association *Aki estamos*

www.sefaradinfo.org

Corpus oral judéo-espagnol

CNRS. Centre des ressources pour la description de l’oral (CRDO). *Site du CRDO*, [En ligne]. <http://crdo.risc.cnrs.fr/exist/crdo/> (Page consultée le 3 mars 2011)

Ministère de la Culture. Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF). *Site Corpus de la Parole*, [En ligne]. <http://corpusdelap parole.in2p3.fr/> (Page consultée le 3 mars 2011)